

LES DRAPS  
DU PEINTRE



*Fiction & Cie*



Maryline Desbiolles

LES DRAPS  
DU PEINTRE

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« *Fiction & Cie* »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-097132-4

© Éditions du Seuil, avril 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

« Plutôt que me nommer, mon nom me rappelle mon nom. »

Antonio Porchia, *Vôix*.



PREMIÈRE PARTIE

*Strange fruit*



Été. Ongles limés. Carrelage lavé. Je ne me prépare pas pour accueillir, bien au contraire. Je ne consens à rien. Je me détourne, je recule, je piétine, je ne veux pas, je suis contre. Je me souviens de ce type qui m'avait dit, tu es une femme qui dit non, c'était que je refusais ses avances, bien entendu, mais il y avait une vérité plus grande, j'aurais peut-être dit non en acceptant ses avances, voilà ce qu'il pressentait. Comment dire non et ne pas se rétracter? Comment dire non et faire front?

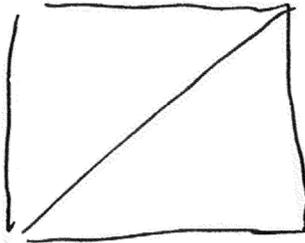
Je dis non, de toutes mes forces, en effet, et je rentre dans le livre. Bientôt j'y serai jusqu'au cou. Bientôt le livre m'aura gagnée alors que je le refuse. Le livre est ennemi, et je piaffe comme je m'approche de lui, comme je le frôle.

Inutile d'ajuster les habits de combat, de revêtir un justaucorps de toile, renforcé de plaques de métal, ou le corselet recouvert d'écailles, la broigne, qui descend jusqu'aux genoux, inutile de nouer une ceinture de cuir à

boucle pour suspendre les armes, d'enfiler des jambières de cuir ou de métal, de se coiffer d'un casque, de forme aplatie ou conique, surmonté d'un cimier. Mais une fraise, peut-être, oui, une collerette à fraise comme en portaient Anne de Joyeuse ou Marguerite de Lorraine, et surtout Élisabeth d'Autriche, peinte un an avant qu'il meure, par François Clouet, son dernier chef-d'œuvre, qui l'impressionna quand il le vit au Louvre, alors qu'il sortait quant à lui de l'enfance. J'écris « il » et « lui », je n'écris pas encore son nom, je ne me risque pas encore à franchir le pas, je pousse devant moi les noms de personnages historiques afin de former un gué. Chevillée moi-même dans la collerette, la tête posée sur le tissu plissé, comme si elle était coupée, la tête séparée du corps par le linge empesé, les mots séparés du corps, rangés derrière la barrière des dents, bouche cousue, l'air sévère. Vissée dans un refus qui me met au monde, et le front très dégagé comme s'il était toujours possible de dire : de toute mon âme. Ce que je crois, c'est que, voyant la collerette blanche au Louvre, il a été tenté de la déplier, pour voir si ça tient, si le corps privé du linge raide ne s'affaisse pas d'un coup, la bouche salement ouverte, proférant des insanités, ou pis encore, salement ouverte sans qu'aucun mot ne sorte, la tête en arrière, formant avec les épaules un angle affreux. Il a été tenté passionnément de déplier le linge aux plis alambiqués, de le défroisser, de le mettre à plat, de l'étendre, et je comprends cette tentation.

Je n'écris pas encore son nom. Je l'écrirai quand j'aurai oublié que je l'ai connu. Plus je m'approcherai de lui, plus j'oublierai que je l'ai connu. Et peut-être même: plus je m'approcherai de lui, moins je le connaîtrai.

Été. Ongles limés. Carrelage lavé. J'ai épinglé au mur de mon bureau les carrés collés, un ensemble de douze carrés de papier, chaque carré de 20 par 20 centimètres (je vérifie avec la main bien écartée, du pouce à l'auriculaire), rempli, grossièrement à moitié, et selon une diagonale, de bleu qui pourrait être du bleu de méthylène.



On sent un geste hâtif, hasardeux, il y a des coulures, des taches. Le tout, 58 par 76 centimètres, est monté sur un épais papier kraft et daterait de 1969. L'agencement des triangles de bleu forme trois hachures bleues qui zèbrent de biais l'ensemble, le tableau donc, trois hachures qui obéiraient à un certain souci de géométrie, mais sauvagement mise à mal par les coulures et les débordements. Lorsqu'on s'approche, on se rend compte que les carrés doivent être des feuilles de récupération (je vérifie encore avec plaisir qu'ils sont à l'exacte mesure de ma main bien ouverte). Sur la moitié d'entre eux, une ligne de pointillé verticale ou horizontale semble isoler un tiers de la feuille. Les carrés sont très maladroitement découpés, sur certains subsistent leur bord noir ou des fragments de celui-ci. Sur l'un des carrés, en haut, à gauche, on devine même le bas des lettres d'un mot imprimé, un mot qui pourrait comporter dix lettres et commencer par Re avec un r majuscule. Très maladroitement découpés et très maladroitement collés, les carrés ne s'ajustent jamais parfaitement, ils se chevauchent, leurs sommets rebiquent. La partie du carré laissée en blanc n'est plus blanche du tout (à moins qu'elle ne l'ait jamais été?), elle est très jaunie, très marquée, des taches d'humidité peut-être ou d'un trop-plein de colle ont apparu (en même temps que j'écris ces derniers mots, mon regard se pose sur la photocopie

que j'ai faite du tableau de Clouet, *Élisabeth d'Autriche*, et je vois que d'étranges taches jaunes se sont déjà formées sur le front d'Élisabeth et sur la collerette). Le papier kraft mal découpé lui aussi dépasse largement par endroits. Plus qu'une peinture débridée, abstraction lyrique, dripping, explosion de couleurs, cette rigueur bafouée me donne un grand courage. Il ne s'agit pas dans le livre de tout inventer mais de savoir dépasser la ligne du peu que je possède, de coller les quelques mots, lettres, images, que je réunis, sans me soucier que ça s'ajuste et bien plus : en comptant sur l'approximation du collage pour que ça vibre. Rigueur bafouée, violemment bafouée sans qu'affleure quelque violence que ce soit. Le bleu est très doux, aquatique, transparent. Le bleu que je crois être du bleu de méthylène est inchangé, bleu clair avec des accents plus foncés, presque noirs par moments. On pourrait imaginer que les carrés n'ont pas été peints mais trempés à moitié dans un bain de bleu, puis suspendus afin qu'ils sèchent, ce qui expliquerait les coulures. Je ne suis pas sûre. Il me semble bien deviner le passage du pinceau, un passage très pressé qui autoriserait tous les débordements. Débordements qui me font penser que le tableau ne s'arrête pas à son périmètre, les carrés et les hachures bleues pourraient se multiplier à l'infini. Le tableau *Carrés collés* est un extrait du monde, il a cette modestie et cette ambition démesurée.

Me planter devant les carrés et dérouler tout le livre. Voilà un projet radical qui m'éviterait la merde, la terre trop grasse, la saleté, l'avarice, le remuement de ces choses trop lourdes, trop pittoresques, de pittore, peintre, dignes d'être peintes et qu'il n'a justement pas peintes. Comment a-t-il pu, alors qu'il est engoncé jusqu'au cou dans le pittoresque, comment a-t-il pu voir au Louvre la collerette d'Élisabeth d'Autriche, et surtout comment a-t-il pu peindre ce peu d'épaisseur de papier, s'en tenir à cette pellicule qui pour un rien doit se froisser, s'en-voler, glisser de la table où il se hâte de la badigeonner? À toute vitesse, d'urgence, il imprègne le carré de bleu de méthylène dont il s'est servi la première fois à l'armée, à l'infirmerie de l'armée, le bleu de méthylène est un désinfectant, je ne pense pas qu'on l'utilise encore aujourd'hui. Il était prescrit en cas d'infection urinaire, et je crois bien en avoir absorbé une fois moi-même. L'urine devient toute bleue, un beau bleu réjouissant

qui prouve la guérison. Pisser bleu signe que le mal a été transformé. C'est un temps où l'on croit aux vertus de la teinture. C'est un temps où l'on croit aux transformations. De la même manière la peau blessée a plus de chances de cicatrizer si elle est humectée de mercurochrome. Dans le grenier de l'infirmerie, il peint sur de grands draps blancs avec du bleu de méthylène, du mercurochrome et de la teinture d'iode. L'armée l'a rendu malade, il a été admis à l'infirmerie où il passe de l'autre côté, et devient l'assistant zélé du médecin capitaine, le docteur Milhes, il est notamment responsable de toutes les vaccinations. Il apprend, il lit des revues médicales, il ne sait pas encore qu'il sera longtemps entre les mains des médecins. Dans la préface d'un catalogue, il écrit que le docteur Milhes est l'homme qu'il a le plus aimé dans sa vie. Je le crois entièrement, ce qui est loin d'être toujours le cas, souvent je me méfie de lui. Le docteur Milhes est un bel homme, sa voix du Sud-Ouest est joliment chantante, le docteur Milhes faisait tellement confiance à notre peintre-soldat qu'il tenait compte de ses diagnostics. J'imitais parfaitement sa signature, écrit-il encore, et je sais que je n'oublierai pas cette phrase. Parfois il est un faussaire, n'a-t-il pas été chargé par des amis peintres de reproduire une de leurs toiles pour la vendre, il aime bien vendre, ou ne les a-t-il pas engagés à le laisser faire avec une sorte de naïveté? Ne leur a-t-il pas demandé licence de les imiter, pour faire un bon

petit coup, mais aussi, peut-être, comme preuve d'amour, le bon docteur Milhes, le plus aimé, ne l'avait-il pas autorisé à imiter sa signature? Il y avait aussi l'utopie d'une œuvre qui puisse, sans dommage, être exécutée par d'autres, l'idée d'un partage qui allégerait du poids si gros de son histoire intime, là je touche quelque chose du doigt, l'utopie, car nous sommes au temps de l'utopie, l'utopie d'une pensée collective, d'une geste commune que seules les signatures diviserait en autant d'œuvres. Je lis dans une lettre : j'ai le liant acrylique, il te reste l'exécution et si tu ne veux pas la faire je la fais à ta place à condition que tu me les signes, de sa grosse écriture un peu lâche d'où sont presque absentes les virgules, l'espace entre les mots pour toute pause. Parfois aussi je le soupçonne du pire. Il va lui arriver dans sa vie de s'imiter lui-même, de refaire des œuvres à lui, des œuvres anciennes, ça l'amusait beaucoup de berner les collectionneurs et plus encore les conservateurs. J'imitais parfaitement sa signature. Il a fini par se prendre pour lui-même, pour sa signature. Propos déliants, mégalomaniaques, il parle de lui à la troisième personne, trahissant radicalement l'utopie du début, le projet merveilleux de n'être personne, de peindre comme personne. Je pense aussi à la peinture américaine, qu'il a connue très tôt, au tout début des années 60 dans les galeries parisiennes, rive gauche. Et bien sûr il devait jubiler devant une avant-garde qui lui apparut

tout à coup à sa portée, à portée de sa main qui ne sait pas peindre, pas dessiner, qui ignore tout des règles, mais ne fallait-il pas se prendre pour un Américain pour en faire quelque chose? Ou encore n'y avait-il pas un coup à faire, un bon petit coup, en imitant la peinture américaine? Parfois je le soupçonne du pire.

Il fait l'armée, en 1964 sans doute, trop jeune pour la guerre d'Algérie que connaissent nombre de ses futurs amis peintres. Il n'en est pas. Trop jeune, trop américain, et comme j'écris ces mots, je le vois soudain en jeune Américain, disons du Wyoming, the man from Laramie, ou de Pennsylvanie, enfermé dans le grenier de l'infirmerie, peignant les draps de bleu, de rouge et de jaune sombre, le grenier saturé d'odeurs, de couleurs, des draps blancs déployés, de son corps, de son exaltation solitaire, et comme si tout cela ne suffisait pas, peignant à l'aide de machines électriques, j'ignore comment il s'en sert, quelle sorte de machines électriques, peignant comme personne, plus détaché peut-être par l'entremise des moteurs électriques, tenant à distance merde, terre trop grasse, saleté, avarice, remuement, peignant comme personne, j'ignore comment il s'y prend avec les moteurs, projetant la couleur peut-être? en usant comme d'un projecteur d'images, lui qui est si entêté de cinéma? mais je vais trop vite, déjà le cœur s'emballe, il faut que je me reprenne.

Été, donc, et tout le saint-frusquin. Carrés collés. Je ne risque pas de les perdre de vue, épinglés qu'ils sont sur le mur de mon bureau, ils m'épinglent moi-même, car s'ils m'entraînent, ils me rappellent à l'ordre, mais un ordre que je ne comprends pas, qui n'est pas le mien, ou plutôt un ordre qui n'est pas le mien sans pour autant m'être étranger. Le trouble est plus grand. En revanche il écrit qu'il s'est aménagé une cabane bambou dans le grenier de l'infirmerie, et la cabane bambou je la connais très bien. Pendant toute mon enfance la voisine du dessous nous a dit, à ma sœur et à moi, qu'elle y allait ou qu'elle en revenait. Elle aimait bien nous charrier, répéter inlassablement les mêmes plaisanteries, avec un automatisme presque irritant, et qui à force ne nous menaient plus en bateau, ne nous clouaient plus le bec, mais faisaient plutôt la démonstration de sa vivacité, de sa capacité à rétorquer, à coups d'allitérations drolatiques et autres virelangues, à coups de formules toutes

faites comme autant de mots de passe, si bien que pour moi la voisine du dessous a fini par habiter à temps plein la cabane bambou, à la fois familière et exotique, parfaitement conçue pour la petitesse de son corps de poupée aux cheveux noirs et crantés comme je n'en connaissais pas d'autres autour de moi, et qui avaient peut-être à voir avec le bambou de la cabane. La cabane bambou je la connais très bien, j'y vais parfois, je le répète à mon tour, la répétition de son nom ouvre le chemin jusqu'à elle, donne accès à la cachette où l'on se tient à l'étroit, il y a du monde, la voisine du dessous, mais quantité d'autres gens que je ne connais pas, qui me sont proches et étrangers, flottant dans l'odeur du bleu de méthylène, du mercurochrome et de la teinture d'iode, empêtrés sous de grands draps blancs qui attendent d'être imprégnés. Imprégner, rendre enceinte si l'on en croit l'étymologie, promiscuité de la cabane bambou. Mais seul dans le grenier, et fécondant des draps. Il ne les peint pas, il les teint, il les modifie jusqu'à la fibre, il ne les recouvre pas de peinture, il ne les cache pas, il les modifie mais il n'altère pas leur nature de drap, la teinture bien au contraire la rend plus éclatante. Que les carrés soient de papier apparaît bien plus dans le triangle teint que dans celui qui ne l'est pas. Triangle vierge de teinture, et qui a jauni, et qui a vieilli : ce qui n'est pas transformé meurt. Ces papiers qu'on lui a donnés, qu'il a récupérés Dieu sait où,

étaient voués à la disparition, par la vertu de la teinture bleue ils sont guéris de la mort. C'est pourquoi sans doute j'ai tant de gaieté une ou deux fois par an à teindre des vieux habits, à ce que la couleur violente tonne dans le tambour de la machine à laver, à étendre la lessive rayonnante à l'abri du soleil, ce pourrait être dans la cabane bambou, et à guetter la renaissance des habits pendant que leur couleur couve.

Seul dans le grenier, et fécondant des draps. S'y réfugie-t-il aussi pour lire les trois livres qu'il écrit avoir emportés au service militaire? Est-ce vrai? Les a-t-il vraiment lus? Peut-on faire confiance à quelqu'un qui dit se prendre, entre autres, pour Véronèse ou Billie Holiday, qui intitule la préface où je pioche ses déclarations *Monkey Business*, et qui cite, parmi ses maîtres, Orson Welles, grand cinéaste et bluffeur de génie? Trois livres donc. Les *Essais* de Montaigne, mais recommandés précisément par Orson Welles, *La Pensée sauvage* de Lévi-Strauss, paru en 1962, autant dire qui vient de paraître, et très ironiquement *Guerre et Paix* de Tolstoï. Il fait le singe, il me fait rire, surtout quand il fait le singe savant. Plusieurs films portent le titre de *Monkey Business*, notamment un grandiose Marx Brothers de 1931, mais ne fait-il pas plutôt allusion à celui d'Howard Hawks, *Chérie, je me sens rajeunir*, en français, où le singe de laboratoire, en mélangeant des produits au petit bonheur la chance, trouve l'élixir de

D U M Ê M E A U T E U R

Une femme de rien

*roman*

*Mazarine, 1987*

Les Bateaux-feux

*récits*

*Alinéa, 1988*

Les Chambres

*nouvelles*

*Blandin, 1992*

La Seiche

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1998*  
*et « Points », n° P679*

Anchise

*roman*

*Prix Femina*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1999*  
*et « Points », n° P787*

Le Petit col des loups

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2001*  
*et « Points », n° P939*

Amanscale

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2002*  
*et « Points », n° P1094*

Le Goinfre

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2004*

Vous

*Melville, 2004*

Manger avec Piero

*Mercure de France*

*coll. « Le Petit Mercure », 2004*

Primo

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2005*

Les Corbeaux

*pièce*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007*

C'est pourtant pas la guerre

10 voix + 1

*recueil*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007*